

De la scène à la vie de tous les jours Table ronde avec des spectateurs

Eza Paventi

Number 97 (4), 2000

Figures masculines de la scène québécoise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26007ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Paventi, E. (2000). De la scène à la vie de tous les jours : table ronde avec des spectateurs. *Jeu*, (97), 68–75.

De la scène à la vie de tous les jours

Table ronde avec des spectateurs

Alexandre Cadieux, 20 ans, Frédéric Thibault, 30 ans, et Pierre Simard, 50 ans, spectateurs assidus de théâtre, ont amicalement accepté de répondre à la question de savoir si, au bout du compte, ils se reconnaissent dans les personnages masculins québécois de la dernière décennie.

Christian Saint-Pierre, stagiaire à la rédaction de *Jeu*, m'a aidée à animer cette discussion sur l'être masculin, dans la vie comme au théâtre...

Au cours des dix dernières années, comment le père a-t-il été représenté sur scène, selon vous ?

Pierre Simard – La figure du père dans *Durocher le milliardaire* de Robert Gravel m'a particulièrement marqué. Le père de famille y est représenté comme un homme riche ayant un rapport libéral avec ses enfants. Ce n'est plus le père autoritaire qu'on a connu jadis.

Frédéric Thibault – Dans *Matroni et moi* d'Alexis Martin, le père est un vieux rebelle qui a adopté un style de vie bourgeois. Il est toutefois entièrement conscient de ce qu'il est devenu. Il n'est pas du tout mal à l'aise face aux choix qu'il a faits. Son fils Gilles, par contre, s'oppose à son mode de vie. Dans *Littoral*, le fils est aussi en rupture avec son père ; il ne lui parle plus depuis longtemps. C'est seulement au moment où il apprend sa mort qu'il décide de le retrouver, dans une quête symbolique. Dans les années 1970, le père dans l'univers de Tremblay était représenté comme un homme absent qui abandonnait toutes ses responsabilités familiales. Aujourd'hui, on s'éloigne du père absent de Tremblay ou du père autoritaire de Dubé. En fait, la grande différence entre la figure du père des années 1990 et celle des décennies précédentes, c'est que le personnage n'est plus aliéné par sa condition. Il a vécu ce qu'il avait à vivre.



Alexandre Cadieux – C'est vrai. Les pères s'assument, mais leurs enfants viennent leur demander des comptes. C'est le cas du personnage de l'adolescent dans *Trick or Treat* de Jean Marc Dalpé. Il se rend chez son père pour la fête des pères, et c'est son amant qui l'accueille. Il s'aperçoit rapidement que son père, encore endormi, a complètement oublié leur rendez-vous. Si le père a décidé de vivre selon ses convictions, ça ne fait pas l'affaire de son fils.

Durocher (Jacques L'Heureux) et sa fille (Guylaine Tremblay) dans *Durocher le milliardaire* de Robert Gravel (NTE, 1991).

Est-ce que ce type de père correspond aux pères que vous êtes ou que vous connaissez ?

P. S. – Je ne me considère ni comme un père autoritaire ni comme un père absent. Je n'ai jamais perdu de vue mes enfants, contrairement à plusieurs pères de famille dans les pièces que j'ai vues. J'ai cinquante ans et je n'ai pas remarqué beaucoup de personnages masculins de mon âge semblables à ce que je suis et à ce que sont les pères de mon entourage. Nous sommes en grande partie des pères séparés, ayant partagé de façon égale avec la mère la garde et l'éducation des enfants. Et notre vie amoureuse ne s'est pas arrêtée là : on s'est mariés, séparés et puis, on a retrouvé des compagnes. Cette image du père, je ne l'ai pas rencontrée souvent dans le théâtre québécois.

F. T. – J'appartiens à la génération des gens dans la trentaine. Personnellement, je me trouve très traditionaliste. Ça fait longtemps que je veux des enfants. Par contre, j'ai plusieurs amis qui ont de la difficulté avec la notion d'engagement amoureux ou parental. Ils voyagent et travaillent beaucoup. Pour l'instant, il n'est pas question pour eux d'avoir des enfants. On vit dans le culte de la liberté et du plaisir. On a peur de sacrifier des choses. Pour avoir une vie de famille, il faut faire des sacrifices. Je trouve que les jeunes de mon âge représentés sur scène correspondent en général aux types de personnes que je côtoie. Dans *Cul Sec* de François Archambault, cette idée est un peu poussée à l'extrême, mais elle reflète bien une certaine réalité. Les gars sortent pour séduire et ramener des filles à la maison. Le plaisir sexuel, la conquête et la puissance sont des notions valorisées.

P. S. – On retrouve aussi le culte de l'éternelle jeunesse dans des spectacles comme *Cabaret neiges noires* et *Lolita* du Théâtre Il va sans dire. Le voyage et les nouvelles expériences sont des valeurs privilégiées dans ces œuvres.

F. T. – Effectivement, les garçons de mon âge ont de la difficulté à s'asseoir et à s'avouer qu'ils peuvent être heureux sans partir à la conquête du monde.

Comment parle-t-on de la sexualité masculine au théâtre ?

F. T. – Dans la pièce *la Nuit* d'Anne-Marie Cadieux, le gars n'est qu'un étalon. Il n'est qu'un instrument. Il nous importe peu de savoir s'il aime ou pas la fille. Ce qui est important, ce sont ses blessures à elle.



A. C. – Dans *Motel Hélène* de Serge Boucher, la sexualité des personnages est leur seul exutoire. C'est quelque chose qui fait partie de leur quotidien, mais qui n'est pas sain. Johanne dit qu'elle deviendrait folle si elle passait « deux jours sans baiser ». Son *ex* vient la voir régulièrement pour avoir des relations sexuelles avec elle. Il a déjà été père, mais il y fait très peu référence tout au long de la pièce. La seule fois où il en parle véritablement, c'est lorsqu'il est soûl.

Et l'homosexualité ? De quelle façon est-elle traitée ?

P. S. – On en parle autrement, depuis quelques années. Ce n'est plus un thème en soi. On n'a plus à lever le voile sur l'homosexualité comme on l'a fait dans les années 1970. On choisit de mettre en relief la totalité humaine du personnage plutôt que d'insister sur son homosexualité.

A. C. – C'est le cas des deux amants de la pièce *Being at home with Claude* de René Daniel Dubois. Leur histoire aurait très bien pu être une histoire d'amour passionnée entre deux hétérosexuels. Je crois que l'auteur a choisi de raconter une histoire d'amour entre deux hommes parce que l'homosexualité fait tout simplement partie de sa réalité.

F. T. – J'ai toujours cru que les œuvres marquantes, les œuvres fortes au Québec étaient le résultat d'une prise de position d'une communauté laissée pour compte à un moment ou l'autre de l'histoire. Dans les années 1970 et 1980, ce sont les femmes et les homosexuels qui ont pris la parole. En ce moment, j'ai vraiment l'impression que c'est la voix du mâle hétérosexuel de trente ans qui se fait entendre. C'est un constat que l'on peut faire aussi dans le roman. Les jeunes auteurs sont des gars qui ne savent plus où ils en sont par rapport aux filles, à leurs parents ou à leur emploi. Ils sont désabusés, ils n'ont plus aucune valeur.



Dans *la Nuit* d'Anne-Marie Cadieux (Théâtre de la Vieille 17, 1994), l'homme n'est qu'un étalon... Sur la photo : Gérard Gagnon et Anne-Marie Cadieux. Photo : Jules Villemaire.

Dans *Trick or Treat*, le personnage du jeune garçon qui désire acheter un revolver incarne bien cette idée. Premièrement, il a de la difficulté à se situer par rapport à son père homosexuel. D'ailleurs, il ne le voit même pas : il doit passer par son amant pour lui parler. Deuxièmement, il choisit d'aller acheter une arme à un homme qui, en fonction de son âge et de son autorité morale, pourrait être son père. Il est fasciné par ce mafieux et par le milieu du crime organisé dans lequel il vit. Pourquoi ? Parce que les règles y sont claires. D'ailleurs, le jeune homme fait référence au monde de la chevalerie et au code d'honneur. Il a besoin d'évoluer dans un monde où les règles sont bien établies.

Les personnages masculins sont-ils en quête de sens ?

F. T. – Ils sont surtout en quête de puissance ! La plupart du temps, ils ont pourtant de la difficulté à faire deux pas dans la vie. C'est vrai en ce qui concerne les pièces de François Archambault, de Wajdi Mouawad ou de Serge Boucher. Les hommes veulent se sentir puissants, mais ça ne fonctionne jamais. Ils en sont incapables. C'est un regard chargé de dérision qu'on porte sur leur état.

Est-ce que ça correspond à votre réalité ?

A. C. – Il y a beaucoup de gars qui se cherchent. Après avoir étudié, avoir profité de sa nouvelle liberté, s'être engagé dans de nouvelles expériences, l'homme de trente, trente-cinq ans regarde sa vie et a l'impression qu'il n'a encore rien fait.

F. T. – Je crois que le combat féministe n'est pas étranger à cette quête d'identité chez l'homme. Notre rôle est moins clair maintenant. Ce qui nous déstabilise, c'est que les filles ont appris à être indépendantes et à ne compter sur personne, surtout pas sur leur conjoint. Les gars n'ont plus de repères.

Quel type de rapports les personnages masculins et féminins entretiennent-ils sur la scène ?

F. T. – Dans la vie comme au théâtre, les femmes savent ce qu'elles veulent en général. Les hommes, beaucoup moins, en particulier ceux qui sont dans la vingtaine et dans la trentaine. Ils se sentent déséquilibrés par rapport à la figure de la femme très



Un père et un fils (Robert Gravel et Alexis Martin) aux antipodes. *Matroni et moi* d'Alexis Martin (Groupe Forestier du Théâtre, 1994). Photo : Mario Viboux.



affirmée. Dans la pièce *Matroni et moi*, par exemple, Gilles vient de finir son doctorat. Il a cherché la vérité aussi loin qu'il a pu et il a fini par rencontrer une serveuse qui ne se pose pas de questions. Dans *Motel Hélène*, le personnage de l'écrivain qui n'arrive plus à écrire est fasciné par sa voisine, une femme à l'esprit pratique qui vit au jour le jour.

P. S. – Je crois que la femme a une forte présence au théâtre, et ce depuis longtemps. Les pères ont été longtemps absents, en train de travailler. La femme a donc été un sujet plus facile à analyser, plus facile à observer. Mieux observées, les femmes ont été mieux décrites et mieux décrites, elles ont été mieux écrites. J'ai remarqué qu'en général, dans le théâtre québécois, les personnages féminins sont toujours plus articulés et plus solides que les personnages masculins. Et je crois que c'est le cas dans la vie de tous les jours aussi.

Les personnages masculins sont-ils violents ?

F. T. – Une chose m'a particulièrement marqué dans le film *Fight Club*. Des hommes regardent une annonce de Calvin Klein et se demandent : « Est-ce que c'est ça, être un gars ? Est-ce que c'est ça, être viril ? » On vit dans une ère pacifiste où l'on

Des personnages en quête de virilité : *Trick or Treat* de Jean Marc Dalpé (Théâtre de la Manufacture, 1999). Sur la photo : Maxime Denommée et Pierre Curzi. Photo : Yves Renaud.

privilégie le dialogue, la conversation. Aujourd'hui, on a l'impression que la violence, c'est très négatif. Le discours féministe a associé la violence à quelque chose de typiquement masculin. Il y a probablement chez les hommes une certaine volonté de dénier leur violence. Je crois que les personnages masculins sont plutôt en quête de virilité. C'est ce qui se passe dans des pièces comme *Littoral* ou *Trick or Treat*.

P. S. – Je ne trouve pas qu'on exacerbe la violence au théâtre. J'ai l'impression que la quantité de violence dans les pièces est assez pondérée par rapport au taux de violence au Québec. Bien sûr, on ne peut nier qu'elle existe au sein des gangs de rue ou de motards. Mais nous ne sommes ni à Bogota ni à Mexico. Nous ne sommes pas régulièrement confrontés à la violence dans notre vie quotidienne. De même, j'ai vu plusieurs pièces dans lesquelles il n'y avait aucune forme de violence physique. En ce qui concerne la violence psychologique, bien sûr, c'est une autre histoire !

A. C. – Je crois que la violence est reliée à une certaine forme de pauvreté. C'est le cas du personnage masculin dans *Motel Hélène*. Il a tellement peu de moyens pour s'exprimer qu'il le fait par la violence. C'est la première façon de s'exprimer, la façon la plus facile.

F. T. – C'est le point de vue de Jean Marc Dalpé. Ses personnages se manifestent par la violence parce qu'ils manquent de mots. L'adolescent dans *Trick or Treat* cherche à se défaire de son mal intérieur par la violence. Sa seule manière d'être heureux, c'est d'acheter un revolver.

Est-ce que les hommes ont de la difficulté à s'exprimer dans la réalité ?

P. S. – Des fois, on dit qu'on manque de mots, mais c'est peut-être parce qu'il y a plein de mots qu'on n'a pas le droit d'utiliser. Le féminisme nous a enlevé de bons vieux trucs de séduction qui étaient agréables à la fois pour l'homme et pour la femme. Deux bons amis peuvent se permettre de remarquer qu'une fille a des belles fesses. Aucun des deux n'oserait l'avouer à la fille. Tout au plus, tu peux te permettre de dire à une fille qu'elle est mignonne. Et encore là, tu te sens obligé d'ajouter qu'elle est intelligente aussi.

F. T. – J'ai étudié en littérature. Je ne fais que ça, travailler sur des mots, depuis dix, quinze ans. Mon analyse sur le sujet est sûrement biaisée parce que je n'éprouve pas de difficulté à m'exprimer. Les personnes de mon entourage non plus. J'ai tout de même l'impression que, dans la réalité, on

L'intellectuel névrosé, ou l'homme en quête : une figure de plus en plus présente. *Motel Hélène* de Serge Boucher (PàP 2, 1997). Sur la photo : Stéphane Gagnon. Photo : Yves Dubé.



s'éloigne de plus en plus de l'univers de Tremblay, où les hommes ont de la difficulté à s'exprimer.

À votre avis, quelles sont les figures masculines les plus souvent représentées au théâtre ?

F. T. – La figure de l'intellectuel névrosé ou, du moins, de l'homme en quête de quelque chose. Il nage souvent dans des eaux troubles. Il pense arriver quelque part grâce à la connaissance, mais ça ne le mène nulle part.

A. C. – J'abonde dans ce sens. Le personnage masculin est en quête. Il essaie de trouver sa place dans le monde. Il a de la difficulté à se définir. Il perçoit la société comme un ensemble structuré et difficile à pénétrer.



P. S. – Je crois plutôt que l'homme est représenté sous de multiples facettes au théâtre. C'est vrai que l'intellectuel névrosé est assez présent. On retrouve aussi le futur gangster et le mal nanti. Il y a aussi l'homme qui a peur... En général, le théâtre québécois est assez sérieux. Il est très peu ludique ou épicurien. L'homme est souvent plongé au sein d'une situation problématique.

A. C. – Il y a une chose qui m'effraie un peu. Chaque fois qu'on nous présente un personnage qui s'affirme, c'est-à-dire un personnage qui ne se pose pas de questions ou qui a trouvé sa voie, celui-ci est pathétique. C'est le cas des personnages qui évoluent dans le milieu de la pègre dans *Trick or Treat*.

F. T. – C'est vrai. On retrouve aussi ce genre de personnage dans l'écriture particulièrement ironique des jeunes auteurs : Jean-Frédéric Messier, Dominic Champagne ou Alexis Martin, par exemple.

Vous reconnaissez-vous dans les figures masculines ?

P. S. – Je ne m'identifie pas nécessairement aux personnages masculins. De par leurs thématiques, certaines pièces m'interpellent plus que d'autres. J'ai beaucoup aimé *les Mots* et le collage *À quelle heure on meurt ?*, par exemple. J'aime voir des pièces en tant que consommateur de culture et en tant qu'être humain. Je n'ai jamais quitté une salle de théâtre en me demandant : « Quel genre d'homme suis-je ? »

F. T. – Un seul spectacle m'a vraiment dérouter : *Autodafé* d'Olivier Choinière. Dans cette œuvre, j'ai senti que l'auteur explorait une voie différente. Dès le départ, il élimine la figure du père et il ne s'attarde pas sur le sujet. Bien sûr, les personnages masculins sont plusieurs fois confrontés à leurs échecs dans la pièce, mais ce n'est pas leur virilité qui est en cause. À aucun moment, je n'ai senti ce regard de dérision porté sur les hommes. Les personnages masculins sont peut-être aliénés par la société, mais non par leur sexe.

A. C. – Il m'arrive de m'identifier à des personnages, sans pour autant me reconnaître complètement. J'ai vu l'adaptation de la pièce *Trainspotting* faite par Wajdi Mouawad. Je ne suis pas héroïnomane, mais les personnages sont des jeunes de mon âge. Et ça me touche. Je me dis que je pourrais me retrouver dans leur situation. Parfois, je ne peux m'empêcher de les regarder avec une certaine jalousie. J'envie leur liberté. Je me reconnais aussi en eux parce qu'ils se cherchent.

P. S. – Cela me revient à présent. Il y a un moment, au théâtre, où je me suis senti particulièrement interpellé. Au début de *Terre promise* des Deux Mondes, on voit un pied qui vient se poser sur le sol. Ce pied représentait pour moi le premier Homme, non pas l'homme qu'on définit par rapport à la femme, mais celui qui est à l'origine de la connaissance. À cet instant précis, je me suis reconnu en tant qu'homme ! **J**

Dans *Autodafé* d'Olivier Choinière (Théâtre du Grand Jour, 1999), « les personnages masculins sont peut-être aliénés par la société, mais non par leur sexe ».
Photo : Claude Dallaire.